

La « banalité du mal » revisitée, article publié par Jean-François Dortier le 15/06/2011 dans le magazine Sciences humaines.

Comment des hommes ordinaires peuvent-ils devenir des bourreaux ? Simplement en exécutant les ordres, expliquait Hannah Arendt. Une série d'études récentes remet en cause ces conclusions. La « soumission à l'autorité » n'est pas aussi facile à induire qu'on l'a dit.

L'expression « banalité du mal » provient du sous-titre du livre qu'Hannah Arendt a consacré au procès d'Adolf Eichmann, le haut fonctionnaire nazi chargé de la logistique de la déportation des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale (1). Ayant fui vers l'Argentine après la guerre, A. Eichmann est retrouvé par les services secrets israéliens en 1960, arrêté puis conduit en Israël où son procès s'ouvre en 1962. H. Arendt assistera à tout le procès pour le New York Times. Durant ces auditions, A. Eichmann n'a cessé de proclamer qu'il n'a fait « qu'exécuter les ordres ». Le témoignage de cet homme, apparemment si ordinaire, qui ne semble obnubilé ni par la haine ni par l'idéologie, va convaincre H. Arendt de sa thèse sur la banalité du mal. La monstruosité d'un régime peut parfaitement s'appuyer sur le travail ordinaire de fonctionnaires zélés se soumettant aux ordres. Pas besoin de haine ou d'idéologie pour expliquer le pire, la soumission suffit.

Quelque temps plus tard, le psychologue américain Stanley Milgram entreprend de démontrer expérimentalement ce que H. Arendt a révélé au procès Eichmann : la soumission à l'autorité suffit pour transformer un homme ordinaire en bourreau. C'est ainsi qu'est réalisée l'expérience la plus célèbre de toute l'histoire des sciences humaines (2). Au début des années 1960, S. Milgram recrute des personnes qui croient participer à une expérience scientifique. Il leur est demandé d'administrer des chocs électriques à des sujets attachés sur une chaise s'ils ne répondent pas correctement à des questions. D'abord étonnés, les bénévoles s'exécutent de leurs tâches, n'hésitant pas à envoyer des décharges électriques de plus en plus puissantes. L'expérience se révèle donc concluante : on peut commettre des actes violents sans forcément être poussé par la haine. Il suffit d'être sous l'emprise d'ordres impérieux. Chacun d'entre nous pourrait donc devenir un bourreau ?

Des hommes ordinaires

Quelques années plus tard, l'expérience connue sous le nom de « Stanford prison experiment » semble confirmer le fait. En 1971, le psychologue Philip Zimbardo monte une expérience où des étudiants sont invités à rester quinze jours enfermés dans un bâtiment. Les uns joueront le rôle de gardiens, les autres de prisonniers. Mais au bout de quelques jours, des gardiens commencent à se livrer à des brutalités et humiliations sur leurs prisonniers. L'un d'eux, rebaptisé John Wayne, prend son rôle de maton avec un zèle plus qu'excessif. Au bout d'une semaine, l'expérience doit être stoppée ! Pour P. Zimbardo, la preuve est faite : porter un uniforme, se voir confier un rôle dans un lieu inhabituel suffisent à transformer un sympathique étudiant en un impitoyable tortionnaire. Il vient d'ailleurs de publier un nouveau livre dans lequel il relate l'expérience de Stanford, et y voit une explication à ce qui s'est passé à la prison d'Abou Ghraib en Irak, où des soldats américains se sont livrés à des actes de torture sur des prisonniers irakiens (3).

Cette expérience a été explicitement évoquée par Christopher Browning, dans *Des hommes ordinaires*, pour expliquer les conduites du 101e bataillon de réserve de la police allemande. Celui-ci, composé d'hommes ordinaires, pères de famille, ouvriers et membres de la petite bourgeoisie, exécuta 40 000 Juifs polonais en 1942 et 1943 (4).

Tous les faits et analyses semblent donc confirmer la thèse de la banalité du mal. Pourtant, ces derniers mois, une série de publications est venue remettre en cause ce que l'on tenait pour évident. Et les certitudes vacillent. Dans un article de janvier (5), deux psychologues britanniques, Alexander Haslam de l'université d'Exeter et Stephen D. Reicher de l'université de Saint Andrews rouvrent le dossier, jetant un pavé dans la mare. « Jusqu'à récemment, il y a eu un consensus clair entre psychologues sociaux, historiens et philosophes pour affirmer que tout le monde peut succomber sous la coupe d'un groupe et qu'on ne peut lui résister. Mais maintenant, tout d'un coup, les choses semblent beaucoup moins certaines. »

Les remises en cause sont d'abord venues de travaux d'historiens. Les publications sur A. Eichmann se sont multipliées ces dernières années. L'historien britannique David Cesarani s'est livré à un réexamen minutieux de sa biographie (*Becoming Eichmann: Rethinking the life, crimes, and trial of a « desk killer »*, 2006). Contrairement à l'image qu'il a voulu donner de lui-même lors de son procès, A. Eichman fut un antisémite notoire, parfaitement conscient de ce qu'il faisait. Il a pris des initiatives qui allaient au-delà de la simple exécution des ordres. L'image du fonctionnaire anonyme n'était qu'une ligne de défense. Et H. Arendt est tombée dans le piège. Peut-être même a-t-elle accepté un peu vite ses conclusions parce qu'elle permettait de

formuler une thèse forte et percutante : les systèmes monstrueux vivent de la passivité des individus ordinaires. De son côté, l'historien Laurence Rees a rouvert le dossier Auschwitz (6). Il montre que les organisateurs de la solution finale n'étaient pas des exécutants serviles. Les ordres donnés étaient souvent assez vagues et il fallait que les responsables de la mise en œuvre prissent des initiatives et fissent preuve d'engagement pour atteindre les buts fixés. Selon L. Rees, cet engagement est d'ailleurs ce qui donne force au régime totalitaire. Il faudrait donc autre chose que de la simple soumission à un système pour aboutir à des crimes de masse. Cela nécessite aussi que les exécutants des basses besognes croient à ce qu'ils font, adhèrent à leur mission, se mobilisent activement. L'obéissance ne suffit pas, l'idéologie compte (7).

La morale des bourreaux

Ainsi que la morale. Oui, la morale ! Les « exécuteurs » de génocides – en Allemagne, au Rwanda... – n'étaient pas des psychopathes ou des hordes de sauvages assoiffés de sang, ni des exécutants aveugles. Ils agissaient en toute conscience pour ce qu'ils jugeaient être le bien. Dans l'expérience de S. Milgram, il y a fort à parier que les sujets devenant bourreaux agissaient avec le sentiment de faire progresser la science. Autrement dit, soulignent A. Haslam et S. Reicher, ils trouvaient leur comportement moralement justifiable. Un autre mécanisme intervient dans le passage à l'acte. Plus les bourreaux se sentent étrangers aux victimes, plus est aisée leur élimination. Les meurtriers de masse n'ignorent pas la morale commune ; ils portent des valeurs, ont le sens du devoir et des interdits comme chacun d'entre nous. Simplement, c'est à qui peut s'appliquer cette morale commune qui change. Les limites entre le « eux » et le « nous ». Dès lors qu'un groupe n'est plus inclus dans l'humanité commune, tout devient possible. Telle est la thèse développée par le psychologue Harald Welzer, dans son livre *Les Exécuteurs* (Gallimard, 2007), qui passe en revue des témoignages de massacre, au Viêtnam, en Yougoslavie ou au Rwanda.

Enfin, le sentiment de menace est un élément important souligné tant par A. Haslam et S.D. Reicher que par H. Welzer. Les gens qui commettent des massacres le font dans des périodes de guerre ou de guerre civile. Ils ont le sentiment que leur monde s'écroule et que leur communauté est menacée. Ils ont parfaitement conscience de vivre une situation exceptionnelle, et qu'il faut agir selon des normes inhabituelles. Ce sont des hommes certes ordinaires, mais vivant dans un contexte extraordinaire.

NOTES

(1) Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, 1963, rééd. Gallimard, coll « Folio essais », 1991.

(2) Stanley Milgram, *Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, 1974.

(3) Philip Zimbardo, *The Lucifer Effect: Understanding how good people turn evil*, Random House, 2007.

(4) Christopher Browning, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, 1996, rééd. Tallandier, 2007.

(5) Alexander Haslam et Stephen D. Reicher, « Questioning the banality of evil », *The Psychologist*, vol. XXI, n° 1, janvier 2008.

(6) Laurence Rees, *Auschwitz: The Nazis and the « final solution »*, BBC, 2005.

(7) Voir Daniel Jonah Goldhagen, *Les Bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, 1966, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 1998.